

Il avait été décidé que Rosina quitterait Madrid quelques jours après le marquis pour aller le rejoindre au château de Valpenas.

IV.—A VALPENAS

Le chemin de fer s'arrêtait au premier massif des contreforts que les Pyrénées projettent au loin dans les provinces septentrionales de l'Espagne. Le marquis de Mimosa dut prendre une voiture pour se faire conduire au château de Valpenas, à environ quatre lieues de distance.

Plus le véhicule avançait, plus la montée devenait rude, et quand le marquis aperçut loin encore, les sombres murailles et les hautes tours du château, fatigué de la lenteur avec laquelle les chevaux gravissaient la pente, il mit pied à terre.

Alors, en reconnaissant ces lieux qui lui avaient été autrefois familiers, il évoquait de chers et lointains souvenirs.

Après tant d'années il retrouvait les traces de la guerre civile. Un pont jeté sur un torrent montrait une ouverture béante faite par l'explosion d'une mine.

Non loin de là, des pans de murs de deux maisons écroulées, conservaient encore la teinte noire et rougeâtre laissée par l'incendie...

Dans une gorge où le marquis s'engagea, une famille filait sa quenouille, pendant que ses chèvres, perchées sur les rochers, brouaient quelques brins d'herbe difficile à trouver.

A la vue du marquis, la vieille resta comme pétrifiée.

—Qu'avez-vous donc, ma brave femme ? lui demanda le marquis.

Elle se mit à trembler de tous ses membres et, jetant autour d'elle des regards effarés :

—J'ai peur ! dit-elle.

—Ah ! et de quoi avez-vous peur ?

—Des fantômes ; c'est l'ombre de monsieur le marquis que je vois, c'est un revenant !

Le marquis sourit et, regardant plus attentivement la fileuse, il la reconnut, malgré ses cheveux blancs et les rides profondes qui sillonnaient son visage.

—Allons, Josepha Pacarès, dit-il, rassurez-vous ; si je suis, en effet, un revenant, car je reviens de loin, je ne suis pas une ombre, mais réellement le marquis de Mimosa, votre ancien maître.

—Ah ! bonne sainte Vierge ! s'écria la femme, remise de sa frayeur, est-ce bien possible ? On nous avait dit que monsieur le marquis était mort, et c'est lui, c'est monsieur le marquis que re-voit la vieille Josépha.

Elle lui avait pris les mains et, en pleurant, les baisait comme pour bien s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination.

—Josepha, dit le marquis, parlez-moi de ceux que j'ai laissés à Valpenas.

Il avait la mémoire fidèle ; il nomma l'un après l'autre ses anciens serviteurs, ses fermiers. Mais, ainsi qu'il arrive toujours quand on revient dans un pays après une longue absence, beaucoup de ceux dont s'informait le marquis étaient morts.

Il mit dans la main de la pauvre femme deux pièces d'or.

Il était heureux de marquer par un bienfait sa rentrée dans le domaine de ses ancêtres.

Il poursuivit son chemin.

Les ombres du soir estompaient les cimes des montagnes lorsqu'il arriva devant le portail du château. Il souleva et laissa retomber le lourd marteau qui annonce un visiteur. Le bruit fut suivi d'un long silence.

Enfin, le marquis entendit des pas lourds résonner sur les dalles. Un vieillard, ayant à la main un trousseau de clefs, arrivait lentement à l'appel du marteau. Ce vieillard, ancien serviteur du marquis, avait été préposé à la garde de la demeure seigneuriale. Avant d'ouvrir, il demanda d'une voix chevrotante :

—Qui est là ?

—Mon vieux Rodriguez, répondit le marquis, c'est moi, le marquis de Mimosa.

Derrière la porte, une exclamation se fit entendre.

Le vieux serviteur était sous le coup d'une émotion si violente qu'il lui fallut du temps pour ouvrir.

Il ne pouvait prononcer que ces mots, au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix :

—Monsieur le marquis !

Et il restait debout, les bras ballants, regardant son maître, incapable de faire un mouvement.

—Mais embrasse-moi donc, mon vieux Rodriguez ! s'écria le marquis.

Il serra dans ses bras le vieux serviteur, puis tous deux pénétrèrent dans l'intérieur du château.

Le vieillard appela sa femme, comme lui bien cassée par l'âge, son fils et sa fille, qui avaient quelques années de moins que le marquis. Ces braves gens étaient fous de joie, et Rodriguez perdait à ce point

la tête qu'il donnait des ordres contradictoires pour la réception de son maître.

Pendant qu'on préparait le repas, le marquis voulut visiter seul le appartement. Il retrouva encore des traces de la guerre civile : glaces brisées, tentures déchirées, sur les murs et les plafonds de nombreux trous faits par des balles. Mais tout cela lui était indifférent.

Grave et recueilli, il pénétra dans la chambre où avait expiré la jeune marquise de Mimosa. Elle était encore tendue de noir comme au jour où la mort avait pour toujours séparé le marquis de sa compagne bien-aimée.

Il s'agenouilla près du lit et resta assez longtemps dans une attitude méditative.

S'étant relevé, il ouvrit la porte qui donnait accès dans la pièce voisine ; c'était la chambre qui avait été affectée à Thérèse et à sa nourrice.

Le berceau de la petite fille était toujours là, ainsi que les jouets qui avaient amusé ses deux premières années. Pendant quelques instants le marquis contempla d'un œil morne ces pieuses reliques, puis brisé par la douleur il se laissa tomber sur un siège.

Quand Rodriguez vint chercher son maître, il le trouva, la tête penchée, tenant à la main une poupée en porcelaine dont un des bras était cassé.

Il pleurait à chaudes larmes, ce vaillant soldat qui avait tant de fois affronté la mort, qui avait supporté toutes les souffrances, toutes les humiliations d'une longue captivité avec le plus grand courage.

Le vieux Rodriguez se tenait debout, immobile devant son maître. Voyant qu'il ne bougeait pas, il lui dit enfin :

—Le souper de monsieur le marquis est servi.

Le marquis se leva, mais au moment de franchir la porte, il dit à Rodriguez :

—Cette chambre sera la mienne pendant le temps que je vais rester à Valpenas ; tu y feras placer mon lit.

Le vieillard s'inclina respectueusement, disant :

—Ce que demande monsieur le marquis sera fait.

Le marquis se mit à table, mais ne fit guère honneur au repas.

Il gardait une attitude silencieuse et restait absorbé dans de douloureuses pensées.

A présent, toutes ses pensées étaient pour sa fille.

Le lendemain matin, debout devant une fenêtre, il voyait, éclairé par un magnifique soleil, le sentier abrupt tracé à travers les rochers, dans lequel Pedro Lammès s'était engagé, portant son précieux fardeau.

Et son imagination suivait le fidèle serviteur à travers le dédale des montagnes. Mais hélas ! au-delà des Pyrénées, plus rien, la nuit...

Le marquis songeait à aller faire quelques visites l'orsqu'il entendit les cloches de l'église sonnant à grande volée.

—Qu'est-ce cela ? demanda-t-il.

—On célèbre le retour de monsieur le marquis, répondit Rodriguez. Le bruit de votre arrivée à Valpenas s'est vite répandu, et les habitants sont appelés à venir vous rendre hommage.

Le marquis fut plus touché que surpris.

La noblesse des montagnes de la Biscaye de la Navarre et de l'Aragon est en général restée fidèle de ses vieilles traditions.

Elle n'abandonne pas, comme dans d'autres pays, la demeure des ancêtres pour aller se ruiner dans les villes, se livrer au jeu, s'amollir dans les boudoirs des femmes galantes, compromettre sa dignité et son honneur dans de vulgaires intrigues.

Elle vit au milieu des paysans, dont elle a les goûts ; elle partage leurs fatigues et est en perpétuelle communication d'idées avec eux. Il en résulte qu'elle est restée populaire, ce qui explique comment les nobles ont pu tant de fois entraîner ces populations montagnardes à la révolte.

Nul plus que le marquis de Mimosa n'avait su se faire aimer et respecter des habitants de ces provinces ; aussi était-ce une joie universelle qui accueillait son retour à Valpenas.

Il lui eût été difficile d'en douter, quand il vit, venant de tous les côtés, des groupes d'hommes et de femmes en habits de fête, se diriger vers le château et bientôt envahir les terrasses.

Les curés de plusieurs villages et les vieillards de ces mêmes localités marchaient en tête de la colonne, qui s'était formée pour se présenter à la porte du château et pénétrer dans la grande cour d'honneur.

Les sons aigrés des cornemuses, les notes graves des trompes et les détonations des pétards étaient répercutés au loin par les échos des rochers.

Devant le marquis, qui attendait sur une des marches du perron, les têtes se découvrirent et tous les regards se fixèrent sur le visage du seigneur que l'on avait cru exilé pour toujours.

—Mes amis, dit le marquis soyez tous les bienvenus ; je suis profondément touché du témoignage de sympathie que vous m'apportez, et du fond de mon cœur je vous en remercie.